

PRENDRE LE BON DIEU

UN soir d'hiver, le curé de Reynès était mandé en toute hâte pour porter les secours de la religion à un jeune homme qui se mourait de la poitrine dans une métairie éloignée.

Entrer à l'église, prendre dans le tabernacle la divine Hostie, fut l'affaire d'un instant. Per, après le bûcheron qui descendait au village, après le coucher du soleil, voyait son pasteur revêtu du surplis et de l'étole, gravir d'une allure pressée les escarpement abrupts de la montagne.

Une lanterne à la main, un guide faisait escorte, et par intervalle il agitait la clochette pour avertir de l'approche du divin Maître.

On n'était qu'à une trentaine de pas de la métairie, quand, à l'extrémité d'un étroit sentier garni de fougères, apparaît une petite paysanne tout en larmes, vêtue de noir et portant rabattu sur les yeux le capuchon traditionnel.

L'enfant s'avance timidement vers le prêtre et les sanglots étranglent sa voix.

Le pasteur a deviné le motif des larmes de la pauvre fille; il questionne l'enfant:

—Pauvre petite, j'arrive trop tard, n'est-ce pas?

—Hélas! oui, Monsieur le Curé; mon frère est mort depuis une heure.

—Le bon Dieu, dans sa miséricorde infinie, aura pitié de l'âme de votre frère."

En causant de la sorte, le petit groupe arriva au seuil de la modeste chaumière, où le prêtre voulait au moins porter ses consolations en se reposant un moment.

Il vous est impossible de retourner sur vos pas, Monsieur le Curé, dit la fillette, la nuit est si mauvaise, mille